

Zeitschrift:	Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Herausgeber:	Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Band:	7 (1939-1942)
Heft:	3
Rubrik:	Compte rendu administratif : juillet 1940 - juin 1941

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTE RENDU ADMINISTRATIF

JUILLET 1940 -- JUIN 1941

Admissions et décès

Depuis le mois de juillet 1940, la Société d'histoire et d'archéologie a reçu au nombre de ses membres effectifs :

1940 : MM. Pierre-Paul PLAN, homme de lettres.

Georges SCHOENAU, instituteur.

Pierre BOUFFARD, étudiant en archéologie.

M^{me} Daisy DE SAUGY, licenciée ès lettres.

MM. Adrien CHOPARD.

Charles BOISSEVAIN.

Elle a eu le regret de perdre sept membres effectifs : Simon PERRON (31 juillet 1940), Edouard CLAPARÈDE (29 septembre 1940), Charles BORGEAUD (voir ci-après), Bernard WIKI (30 janvier 1941), Maurice DE PALEZIEUX (3 février 1941), David DELÉTRA (25 février 1941), Jean L'HUILLIER (1^{er} mai 1941).

Le nombre des membres de la Société était de 219 au 30 juin 1941.

Né en 1861, décédé le 6 octobre 1940, Charles BORGEAUD était membre de la Société depuis le 12 décembre 1895. Il fit partie de son comité de 1897 à 1901.

Il ne peut s'agir ici de retracer la vie ni de décrire l'œuvre complet de celui qui a été, pendant quarante-cinq ans, le plus grand historien de Genève, le maître écouté et suivi par des générations d'étudiants et le promoteur de la plupart des grandes commémorations historiques. Son rôle comme professeur et comme patriote, comme « directeur spirituel et conseiller historique » du Monument international de la Réformation a

du reste déjà été rappelé ailleurs¹. Mais la Société d'histoire se doit de souligner le rôle qu'a joué dans son sein celui qui l'associait à toutes ses démarches et réserva souvent à ses séances la primeur de ses recherches.

Au cours des vingt-deux communications qu'il présenta à nos séances, de 1897 à 1934, Ch. Borgeaud a naturellement beaucoup parlé de l'Académie dont il écrivait l'histoire. De la charte universitaire octroyée par le pape Martin V à Jean de la Rochetaillée, évêque de Genève, vers 1420, dont il publia le texte dans notre *Bulletin* (t. II, p. 11-18), à l'Académie au temps de James Fazy, en passant par Calvin, Bèze et leurs successeurs, l'Académie de Genève dans l'Université de Napoléon, sa restauration et son histoire au XIX^e siècle, il a lu devant la Société d'histoire les principaux chapitres de son œuvre monumentale.

Mais rien de ce qui touchait l'histoire de Genève — mieux : la place de l'histoire de Genève dans l'histoire universelle, — ne lui était étranger. Il a rendu compte à nos séances d'une œuvre aussi considérable que la sienne : le *Jean Calvin* d'Emile Doumergue, ou évoqué le souvenir d'un autre historien étranger de la réforme calvinienne : Herbert Darling Foster. Il a associé la Société à la célébration du troisième centenaire du pacte de la Mayflower et montré, dans une de ces vues d'ensemble où il excellait, le rôle éminent joué par Genève et son esprit dans la création des colonies américaines. Il a retracé devant elle les débuts de la Réforme, de 1532 à 1536, qu'il a été le premier à renouveler et dont il a dégagé les grandes lignes dans la biographie collective de Guillaume Farel (1930). Dans le volume publié par la Société en 1915 sur *Les Cantons suisses et Genève*, il a retracé de façon magistrale la chute, la restauration de la République et son entrée dans la Confédération suisse, avant de reprendre et d'approfondir ce sujet dans ses conférences sur *Genève, canton suisse* et dans son étude sur *Le syndic Des Arts et la version officielle des événements de la Restauration genevoise*.

¹ *Revue d'histoire suisse*, t. XX, 1940, p. 482-485, par M. Paul-E. Martin, *Genava*, t. XIX, 1941, p. 224-228, par M. Fernand Aubert, *Journal de Genève*, 8 oct. 1940, par M. Edmond Barde, *Tribune de Genève*, 9 oct. 1940, par M. Pierre Bertrand, *Vie Protestante*, 18 oct. 1940, par M. Fréd. Gardy.

Au volume de M. Ed. Favre, *Combourgeois*, publié par la Société à l'occasion du IV^e centenaire du pacte de 1526, il a donné, comme on l'a dit fort justement, « une ampleur singulière » par son introduction sur la *destinée de Genève*. Et l'on ne doit oublier de signaler qu'aussi à l'aise dans la critique minutieuse des textes que dans les recherches générales et les explications profondes de l'histoire, il a démontré l'inauthenticité d'une lettre de François de Sales aux pasteurs et professeurs de Genève, étudié le livre et la corporation des passementiers ou la correspondance de Desportes avec le Directoire en 1798, d'après les documents des Archives Nationales et des Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

A ce Vaudois devenu le plus érudit de ses historiens et le plus éloquent de ses chantres, la République de Genève a fort justement décerné la distinction la plus haute qu'elle puisse accorder : la Bourgeoisie d'honneur. Plus modestement, notre Société n'a pu que lui réservé son audience constante et les meilleures pages de ses publications. Mais de la place qu'il a tenue dans sa vie, de la conscience lucide de son rôle et de sa raison d'être qu'il lui a donnée, elle garde le souvenir ineffaçable.

Faits divers

PUBLICATIONS. — La Société a publié : au mois de mars 1941, la deuxième livraison du *Bulletin*, datée : juillet 1939-juin 1940 et tirée à 600 exemplaires.

En préparation : 1^o le t. XXXVII des *Mémoires et documents* contenant l'ouvrage de M. Paul-F. GEISENDORF, *Les Annales genevois du début du XVII^e siècle: Savion, Piaget, Perrin. Etudes et textes.* (Thèse de doctorat ès lettres) ; 2^o la suite des *Origines de la Réforme à Genève* par M. Henri NAEF.

DONS. — La Société a reçu entre autres les dons suivants :

— M^{me} M. Brun : 4 broch. — MM. Paul Collart : 1 broch. — Paul-F. Geisendorf : 2 broch. — Paul-E. Martin : 1 vol., 1 broch. — Enfants du professeur E. Muret : 18 broch. — G. van Muyden : 1 broch. — P. Revilliod : 1 vol. — Émile Rivoire : 1 broch. — M. Sauter : 1 vol.

Mémoires, Rapports, etc.

présentés à la Société
du 14 novembre 1940 au 8 mai 1941.

1118. — *Séance du 14 novembre 1940.*

Inscriptions latines de Saint-Maurice et du Bas-Valais, avec projections lumineuses, par M. Paul COLLART.

Impr. dans la *Revue suisse d'art et d'archéologie*, III (1941), p. 1-24 et 65-76, avec pl. 1-4 et 21-25 et à part Bâle, 1941 ; gr. in-8°, pl.

La vie d'un village français (Versoix) sous la Révolution, par M. Jean-P. FERRIER.

Fragment d'une *Histoire de Versoix* en préparation.

1119. — *Séance du 28 novembre 1940.*

La baronnie de la Bâtie-Beauregard au pays de Gex, par M. Hermann BOREL.

Impr. ci-dessus, p. 299-342.

Le Forum de Genève au IV^e siècle, avec projections lumineuses, par M. Louis BLONDEL.

Impr. sous le titre : *De la citadelle gauloise au forum romain*, dans *Genava*, t. XIX, 1941, p. 98-118.

1120. — *Séance du 19 décembre 1940.*

Compte rendu de l'ouvrage du Général CARTIER : Un problème de cryptographie et d'histoire (Paris, 1938 ; in-16), par M^{me} Line MONTANDON.

Durant la guerre de 1914-1918, le général Cartier, alors chef du Service du Chiffre en France, est entré en relations avec le colonel Fabyan, de l'armée américaine ; ce dernier lui a communiqué les résultats des travaux de décryptement effectués dans son laboratoire de Riverbank près de Geneva (Illinois) au sujet de textes du XVII^e siècle, chiffrés selon un système exposé par Francis Bacon dans son ouvrage intitulé : *Advancement of learning* (London, 1605), puis : *De dignitate et augmentis scientiarum* (London, 1623, Paris, 1624). Ayant vérifié un certain nombre de lectures, le général Cartier déclare le point de vue cryptographique inattaquable et livre pour la première fois au public français l'ensemble des textes déchiffrés. Il s'agit d'une autobiographie de Bacon, répartie dans ses propres œuvres et dans un grand nombre d'ouvrages ayant pour auteurs : Timothy Bright, Robert Burton, Robert Green, Ben Jonson, George Peele, Edmund Spenser et enfin William Shakespeare.

Au début de son récit, le célèbre chancelier révèle qu'il est — ainsi que Robert Devereux, comte d'Essex — le fils naturel de la reine Elisabeth et de Robert Dudley, comte de Leicester. Elevé par des parents adoptifs, il grandit entouré de soupçons, ce qui l'incite à écrire une histoire secrète de sa vie et de son temps. Après un séjour en France, où il s'éprend de Marguerite de Valois, il revient à la cour d'Angleterre, où il est écarté du pouvoir par la faveur dont jouit son frère le comte d'Essex. La condamnation du favori ne modifiera pas l'attitude hostile de la Reine à l'égard de Bacon, qui se considère comme la victime de la dureté et de la vanité d'une femme extrêmement jalouse de son autorité. Dans un dernier chapitre intitulé « Au déchiffreur », Bacon expose quel but il poursuit en dissimulant ses révélations sous une écriture secrète et énumère les noms d'emprunt auxquels il a recours pour publier ses œuvres, disant notamment : « Shakespeare est connu au théâtre et possède une troupe ancienne de joyeux acteurs, mais malgré une longue expérience, les pièces en question lui restent aussi étrangères qu'à un enfant. » Sans vouloir prendre position dans le fameux débat Bacon-Shakespeare, le général Cartier apporte quelques confirmations à ce récit jusqu'alors inédit et affirme sa parfaite confiance dans les méthodes employées par les savants américains.

Cependant, comme les textes utilisés pour ce déchiffrement ne peuvent être consultés et que nul n'a jamais vu un manuscrit de Bacon portant les indications nécessaires aux typographes, on peut garder quelque doute quant à l'authenticité des lectures. D'autre part, sans vouloir juger les révélations lourdes de conséquences contenues dans ces textes, il semble qu'attribuer l'œuvre de Shakespeare et de Bacon à un seul auteur, c'est méconnaître les limites des possibilités humaines. On peut se demander en outre si un homme d'Etat désireux de livrer son secret à la postérité aurait dispersé ses confidences dans trente-huit volumes différents, les présentant ainsi sous une forme extrêmement fragmentaire. Il faut en tout cas déplorer que le général Cartier ait publié un texte anglais modernisé, coordonné, dépouillé de toutes ses répétitions et lacunes, ce qui empêche de porter un verdict sur le style ou sur la vraisemblance des textes en question.

Notes sur les drames de l'Escalade, par MM. Fernand AUBERT et P. P. PLAN.

Du point de vue dramatique, l'Escalade a été peu exploitée. Si l'on se limite aux textes des XVII^e et XVIII^e siècles, on ne trouve en fait d'imprimés que la *Genève délivrée*, comédie de Samuel Chappuzeau. En fait de sources manuscrites, il y a un peu davantage à glaner : les Registres du Consistoire et du Conseil nous renseignent sur l'intervention des pouvoirs publics au XVII^e siècle au sujet de la représentation de drames de l'Escalade ; le département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève conserve quelques productions médiocres composées, chacune à sa manière, d'éléments empruntés à deux sources : l'une qui est formée par un manuscrit datant du début du XVII^e siècle (Bibl. de Genève : Ms Tronchin B 11) et l'autre qui est la comédie de Chappuzeau, dont la composition était terminée en 1662. Enfin la même Bibliothèque possède également (sous la cote Ms suppl. 1558) une transcription, faite au plus tard en 1703, d'une comédie nullement négligeable et qui reste étrangère à Chappuzeau ; mais son auteur utilisa avec un certain art et en y ajoutant beaucoup d'autres, quelques scènes figurant

dans le manuscrit Tronchin. Un *ex-libris* manuscrit indique que « ce livre appartient à Pleince ». On peut supposer qu'il s'agit là de Georges Pleince, mort le 22 novembre 1710 à 54 ans et désigné par le Registre des décès comme « maître écrivain », et que ce fut lui qui composa quatre chansons signées d'initiales qui pourraient être complétées ainsi : G[eorges] P[leince] M[aître] E[crivain], ainsi que le *Chant chrétien composé le vendredi 27 may 1707... par Pleince, maître écrivain* (Bibliogr. Rivoire n° 58).

Si cette comédie est, selon toute apparence, celle dont la représentation émut le Consistoire (cf. son Registre aux 24 et 31 décembre 1663), on connaît par celui-ci les acteurs, dont n'ont pu être identifiés qu'Aymé Clot, marchand et membre du CC, et Nicolas Danel (1640-1682), barbier de Gregorio Leti, qui, dans son *Historia ginevrina*, parue en 1686, relate à son sujet maintes anecdotes savoureuses.

Il est possible que ce soit cette comédie qui ait frappé Jean-Jacques Rousseau dans sa jeunesse, au point qu'il y fit allusion dans sa *Lettre à d'Alembert*, parue en 1758.

1121. — Séance du 9 janvier 1941 (Assemblée générale).

Rapports du président (M. Paul-E. MARTIN), du trésorier (M. William GUEX), et du vérificateur des comptes (M. Maurice REYMOND).

Election du Comité : MM. Gustave VAUCHER, président ; Henri DELARUE, vice-président ; Edmond BORDIER, trésorier ; Paul-F. GESENDORF, secrétaire ; Jean-P. FERRIER, bibliothécaire ; Edmond BARDE, Paul COLLART, Paul-E. MARTIN, Luc MONNIER.

Un projet volontairement oublié de révision du pacte de 1815, par M. William-E. RAPPARD.

Impr. dans la *Revue d'histoire suisse*, 21^e année, 1941, p. 229-249.

1122. — *Séance du 23 janvier 1941.*

Mémoires d'un inconnu sur la guerre de Savoie, 1592-1598, par M. Albert CHOISY.

Impr. ci-dessus, p. 343-368.

Une idylle : Rosalie de Constant et Bernardin de Saint-Pierre, d'après des lettres inédites, par M. Paul-F. GEISENDORF.

Impr. dans la *Revue historique vaudoise*, 49, 1941, p. 158-167 et 234-245.

1123. — *Séance du 13 février 1941.*

L'art national de la Suisse romaine : le portrait helvète de Prilly, avec projections lumineuses, par M. Waldemar DEONNA.

Impr. dans *Genava*, t. XIX, 1941, p. 165-186.

Quelques aspects peu connus de la presse genevoise, 1914-1846, par Mlle Marguerite MAUERHOFER.

L'auteur prépare une étude sur la presse genevoise de 1814 à 1848. Le *Journal de Genève* est évidemment le périodique le plus connu de cette période, mais son histoire a déjà été écrite. Il est plus intéressant de rappeler le souvenir de feuilles et gazettes de moindre importance, quelques-unes complètement oubliées, comme *l'Echo genevois, journal littéraire de l'entr'acte*, qui a paru du 16 novembre 1834 à fin 1835 et *l'Echo du théâtre* publié pendant toute l'année 1835. Les petits journaux satiriques parus après 1830, comme *l'Etudiant genevois*, le *Fantastique*, ou le *Diable boiteux* de 1842, sont aussi de précieuses mines de renseignements sur la vie et les mœurs de l'époque. Un certain poète qui signe Fabius le Blanc et qui a beaucoup écrit dans les jeunes revues de cette époque, n'a pu être identifié.

1124. — *Séance du 27 février 1941.*

La vie malheureuse d'une descendante d'Agrippa d'Aubigné, par M. Bernard GAGNEBIN.

Les historiens ont eu quelque peine à identifier cette arrière-arrière-petite-fille du compagnon d'armes d'Henri IV et c'est tout récemment seulement que l'on a pu établir avec certitude qui était Elizabeth dite Babet d'Aubigné. Il importe, en effet, de ne la point confondre avec sa cousine-germaine, Elizabeth Merle-d'Aubigné, qui, elle, était une fille de Georges-Louis, auditeur à Genève. Née vers 1720, Babet était la fille de Joseph d'Aubigné, agriculteur à La Sagnette près de Renan (Jura bernois) et la petite-fille du pasteur Samuel d'Aubigné. Si ses deux oncles, l'ingénieur Tite et l'auditeur Georges-Louis, firent honneur à leur carrière, ses tantes, en revanche, ne lui donnèrent pas le meilleur des exemples. L'une d'entre elles abjura pour retourner en France, une autre se vit interdire la Cène « pour cause de jurements horribles », une troisième épousa un failli et une quatrième un pasteur quatre fois chassé du ministère.

Babet perdit ses parents alors qu'elle était encore une enfant et fut recueillie par une de ses tantes à Genève. Le Conseil ne voulut pas lui reconnaître la qualité de bourgeoise, tant elle était miséreuse, mais, après de nombreuses interventions, il fut bien obligé de se rendre à l'évidence et paya même 25 écus blancs pour lui apprendre le métier de tailleuse. M. Gagnebin a retrouvé, dans une commune du Jura bernois, huit lettres écrites par Babet entre 1741 et 1745. La pauvre orpheline décrit l'état pitoyable dans lequel elle se trouve et réclame à son tuteur et à ses connaissances l'argent dont elle a le plus urgent besoin. N'obtenant aucune réponse, elle adresse à M. Monin, maire de Saint-Imier, un billet arrogant qui se termine par ces lignes : « Vous vous obligérez de m'anvoier trois ous catres écus oplus vite que vous pouré ; je crois Monsieur que vous aves pas voulus resevoire mes lestres, je n'en ferais pas ainsis des votres car ilias asès paier a Geneve ; sis je savès que vous navez point de papiere je vous sen nenvoierais une feulle. »

Cette lettre déchaîna la colère du magistrat, si bien que la tante de Genève dut lui envoyer une lettre d'excuses. En désespoir de cause, Babet supplia le médecin Abram Gagnebin de La Ferrière, son parrain, de lui envoyer quelque argent : « Si vous avie sete bonté pour mois, Dieu qui et ociel vous reconpancerà dans lautre monde », lui écrit-elle avec un certain humour. La

charité ne pouvait malheureusement suffire. L'orpheline vécut toute sa vie dans une triste misère, elle se traîna de village en village et gagna le peu d'argent qui lui permettait de vivre en faisant de la dentelle. Cependant, vers la fin de sa malheureuse existence, elle eut la chance de rencontrer, à la foire de Chindon, la comtesse de Tessé, qui s'était réfugiée dans le Jura bernois lors de la Révolution et qui, par son grand-père, le maréchal duc de Noailles (qui avait épousé Françoise d'Aubigné, une autre descendante de Théodore-Agrippa), se trouvait être une de ses cousines. Après l'avoir longuement étéinte, la comtesse lui donna de l'argent pour se vêtir et, conjointement avec son père, décida de lui servir une pension annuelle de douze louis. Babet mourut à Malleray, le 22 octobre 1792, emportant dans la tombe un très grand nom de France.

Un nouveau monument du sanctuaire de Jupiter héliopolitain à Baalbek, Liban, avec projections lumineuses, par M. Paul COLLART.

Les ruines grandioses du sanctuaire héliopolitain à Baalbek (Liban) sont bien connues des archéologues par la publication magistrale qu'en ont donnée les savants allemands qui les explorèrent¹. Soucieux de respecter dans la mesure du possible les vestiges byzantins et arabes que contenaient les bâtiments romains, ceux-ci laissèrent notamment subsister, dans la cour carrée du grand temple, les restes d'une basilique d'époque théodosienne qui leur parurent dignes d'être conservés sans affaiblir les résultats de leurs recherches. Toutefois, entreprenant, en 1930, d'importants travaux de consolidation dans les ruines de Baalbek, le Service des antiquités du Haut-Commissariat de France en Syrie décida d'opérer en même temps, dans un but esthétique, le déblaiement intégral de la grande cour ; celui-ci devait entraîner la démolition de la basilique².

¹ *Baalbek, Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen in den Jahren 1898 bis 1905*, Berlin et Leipzig, t. I (1921), II (1923) et III (1925).

² Cf. F. ANUS, *Syria*, XIII, 1932, p. 297 sqq. ; P. COUPEL, *Syria*, XVII, 1936, p. 321 sqq. ; H. SEYRIG, *Heliopolitana*, *Bull. du Musée de Beyrouth*, I, 1937, p. 77 sqq.

On ne fut pas alors médiocrement surpris de constater que l'édifice byzantin recouvrait le soubassement encore en place d'un monument romain de dimensions considérables, dont la superstructure avait été entièrement réutilisée pour la construction de l'église chrétienne. La récupération d'un grand nombre de blocs, notamment de plus de 300 fragments décorés ayant appartenu à des plafonds, et la connaissance du plan, encore lisible sur la partie en place du monument, paraissaient fournir des éléments suffisants pour qu'on pût tenter, de celui-ci, une reconstitution graphique. Ce travail, exécuté sous la direction du Service des antiquités par MM. Paul Collart, archéologue et Pierre Coupel, architecte, a donné des résultats assez probants.

Sans pouvoir entrer ici dans le détail de cette reconstitution, indiquons cependant qu'elle nous a rendu un monument d'un type entièrement nouveau, une sorte d'énorme cube de pierre, d'une vingtaine de mètres de côté, d'une hauteur de cinq étages, parcouru intérieurement par un système compliqué de corridors et d'escaliers aux plafonds richement décorés, et dont les façades, autrefois revêtues d'un placage de marbres précieux et de bronze, étaient ornées de pilastres et percées de fenêtres. Assez d'éléments caractéristiques de superstructure ont été retrouvés et réunis pour assurer l'exactitude de la mise en place, à bien des égards surprenante, qui permet aujourd'hui d'envisager d'une façon nouvelle divers problèmes relatifs aux ruines de Baalbek et au culte dont les fastes se déroulaient dans le cadre grandiose du sanctuaire héliopolitain.

D'un point de vue strictement architectural et monumental, l'idée qu'on pouvait se faire jusqu'ici de l'aspect de la cour carrée du grand temple se trouve modifiée, dans une mesure appréciable, par la présence de ce monument, bien fait à l'échelle de la cour, qui sans lui paraissait vide, mais dont il vient curieusement, de sa masse énorme, rompre la perspective, masquant pour les arrivants la façade du temple. Grâce à lui, la cour a désormais retrouvé sa pleine signification, à la fois monumentale et sacrée; d'autre part, le choix de cet emplacement, comme aussi le fait que la basilique chrétienne vint plus tard, à son tour, l'occuper, révèle l'importance que devait avoir le monument pour la célébration du culte. S'il est malheureusement impossible

de préciser la nature des cérémonies qui s'y déroulaient, du moins pouvons-nous constater que de grandes foules pouvaient y circuler à l'aise et qu'elles avaient accès à la terrasse supérieure où se trouvait sans doute un autel. La destination religieuse de l'édifice est confirmée d'ailleurs par les motifs symboliques qui apparaissent dans la décoration sculptée des plafonds des corridors et des escaliers, semblables à ceux qu'on avait observés dans d'autres parties du sanctuaire. L'extraordinaire diversité de cette décoration sculptée est un nouveau sujet d'intérêt, car elle montre, dès le II^e siècle de notre ère, ce goût pour l'infinie variété des combinaisons géométriques que cultiva plus tard avec tant de bonheur, dans la même région, l'art musulman.

Ainsi, du triple point de vue monumental, religieux et artistique, ce travail de reconstitution, rendu possible par les explorations récentes du Service des antiquités de Syrie, a apporté des résultats dignes d'être retenus.

1125. — *Séance du 13 mars 1941.*

Notes sur « Robinson », album de caricatures à attribuer à Töpffer, avec projections lumineuses, par M. Fernand AUBERT.

Impr. avec des conclusions revisées, sous le titre : *Sur un album de caricatures*, dans *Genava*, t. XIX, 1941, p. 209-215.

Pellegrino Rossi et Fanny Crud, à propos de l'histoire de Genthod, par M. Guillaume FATIO.

Elie-Victor-Benjamin Crud, plus connu sous le nom de baron Crud, était né à Lausanne en 1772. Jusqu'à la révolution de 1798, il y exerça l'emploi de receveur des sels ; connu comme partisan dévoué du régime bernois, il fut arrêté par ordre du général Brune, puis relâché. En 1797, il avait acheté un domaine à Genthod, où il s'établit avec sa femme et ses deux filles, Fanny et Eugénie. Il s'y voua dès lors à l'agriculture, branche dans laquelle il acquit un certain renom, plus par ses connaissances théoriques que par ses résultats pratiques.

Croyant mieux réussir ailleurs, le baron Crud fit l'acquisition, en 1812, d'une vaste propriété rurale à Massa-Lombarda près de Bologne ; il n'y fit pas fortune, mais en rapporta le titre de baron en témoignage de reconnaissance pour les services rendus au pays de sa nouvelle résidence.

Le baron Crud avait invité un jeune avocat de Bologne, âgé de vingt-sept ans, Pellegrino Rossi, son ami et son conseiller, à faire un séjour de repos à Genthod au cours de l'été 1813. Très vite, le charmant Italien y fut attiré par la jolie Fanny Crud, qui ne resta pas insensible à ses vœux. Les deux jeunes gens, ayant eu l'occasion de se revoir à Bologne l'année suivante, une demande officielle fut formulée par le prétendant et des fiançailles furent conclues.

Les événements politiques de 1815, à Bologne, vinrent bouleverser la situation du jeune avocat, qui dut fuir à la suite d'une condamnation à mort par contumace comme insurgé. Rossi arriva à Genève en réfugié politique, après avoir surmonté de nombreuses difficultés et échappé à bien des dangers. Dans ces circonstances, le baron Crud considéra qu'il devait s'opposer à une union qui offrait peu de garanties pour l'avenir de sa fille. Cette décision fut cruelle pour les deux intéressés, qui durent s'incliner, mais eurent autant de peine l'un que l'autre à l'accepter.

Malgré cela, Rossi resta à Genève, où il fit une brillante carrière, et Fanny Crud épousa, cinq ans plus tard, Alphonse de Saussure dont elle eut deux fils bien connus, Théodore et Henri.

Les détails que M. G. Fatio a retrouvé de cette idylle montrent Rossi sous un jour très sympathique ; ils complètent, dans le domaine sentimental, ce que l'on connaissait déjà de sa brillante carrière à Genève comme professeur et comme homme d'Etat.

1126. — *Séance du 26 mars 1941.*

Les peintures murales de Romainmôtier, avec projections lumineuses, par Mlle Marie SARASIN.

Les peintures murales de l'église de Romainmôtier sont trop peu connues ; elles n'ont pas jusqu'ici attiré l'attention que méritait un ensemble de cette importance.

Dans le nef et le narthex se trouvent des fresques du XIV^e siècle. Sur la paroi occidentale de la nef, l'agneau pascal dans un médaillon et les deux archanges Gabriel et Michel, debout et ailés, encadrent la niche d'une chapelle haute. Saint Michel au beau visage est tracé avec une ampleur monumentale. Sur la paroi orientale, la Vierge assise tient l'enfant sur les genoux, saint Pierre et saint Paul l'entourent. Sur une paroi du narthex, la Résurrection des morts et le Jugement dernier, disposés en trois registres, affectent la forme d'un tympan. Le sujet et son ordonnance sont inspirés de la sculpture monumentale française du XIII^e siècle.

Trois voûtes du narthex ont gardé leurs peintures. Dans l'une se trouvent Moïse, David, Salomon et Daniel assis. Dans la suivante sont représentés, dans un style narratif et populaire, trois épisodes du drame de l'Eden et Saint François d'Assise parlant aux oiseaux. Dans la troisième voûte, quatre Pères de l'Eglise trônent sur des cathèdres. La finesse et l'élégance du dessin indiquent l'imitation des miniatures françaises du XIV^e siècle. Sur un arc, l'effigie d'un évêque, probablement Henry de Sivirier, prieur de Romainmôtier (1373-1379), qui fut enterré dans l'église, permet de lui attribuer la commande de ces fresques.

La paroi gauche du chœur est entièrement décorée de peintures. Du côté gauche, deux jeunes moines agenouillés sont présentés par des saints. Du côté droit, on voit les traces d'une Mise au tombeau. Au-dessus un jeune saint est en prière devant le Crucifix. C'est certainement la représentation de l'extase du bienheureux Pierre de Luxembourg, mort à Avignon en 1387, car elle présente beaucoup d'analogie avec un tableau du Musée Calvet d'Avignon (1430-1450 ?) consacré au même sujet. Ces représentations sont fort rares et il est bien curieux d'en trouver un exemple à Romainmôtier. Le chœur avait été reconstruit par Jean de Seyssel, prieur de 1381 à 1432, qui y avait fait placer son tombeau. C'est lui qui avait commandé cette fresque, comme l'indique son blason plusieurs fois répété. On peut dater la peinture de 1432 environ, année de la mort du prieur.

La décoration picturale de Romainmôtier présente une grande variété de sujets et de styles ; les créations locales y voisinent avec des œuvres plus raffinées inspirées par l'art français.

Le problème shakespeareien et les portraits truqués, par M. Charles BOISSEVAIN.

En 1922, un savant anglais, M. J. T. Looney, publia à Londres une étude intitulée *Shakespeare identified*, qui apportait une solution nouvelle au problème shakespeareien. Selon Looney, « William Shakespeare » est le nom d'empunt d'Edouard de Vere, 17^e comte d'Oxford, né en 1550, Grand Chambellan à la cour d'Angleterre, maître des divertissements et poète attitré de la Reine Elisabeth. Les preuves que Looney avance à l'appui de sa démonstration et qui furent encore complétées par B. M. VARD (1928) et Percy ALLAN (1932), sont fort intéressantes. Le long séjour de jeunesse de Vere en France et en Italie explique la création de *Peines d'amour perdues*, *Les deux gentilshommes de Vérone*, *La Comédie des méprises*, *Roméo et Juliette*; ses mésaventures conjugales font le thème de plusieurs comédies ; son ardent patriotisme et sa loyauté au service de la Reine ont inspiré les caractères de Hospur, John de Gaunt, du roi Henry V et de bien d'autres personnages encore. Ainsi, par ses pièces de théâtre, de Vere révèle encore au monde sa vie bigarrée, scandaleuse et paradoxale, décrite parallèlement par ses biographes.

La chronologie de l'œuvre confirme encore cette thèse. En effet comment admettre que les pièces de la « première période » (1572-1582) puissent avoir été écrites par des hommes nés en 1561, comme Bacon ou Stanley ou par l'acteur de Stratford, né en 1564, et qui auraient donc été âgés de huit et onze ans en 1572 ? D'autre part, la « dernière période » se termine brusquement en 1604, année de la mort d'Edouard de Vere. Alors que viennent de se succéder en une brillante série *Antoine et Cléopâtre*, *Le Roi Lear*, *Macbeth* et *Hamlet*, le silence se fait soudain et la date de 1604 marque l'arrêt définitif de la production shakespeareenne.

Pendant sa vie, ses hautes fonctions à la Cour empêchèrent le poète de rassembler ses manuscrits qu'il cédait aux théâtres sous le plus strict anonymat. Ce n'est que dix-neuf ans après sa mort, en 1623, que ses héritiers résolurent de faire enfin imprimer ses œuvres. W. Stanley, comte Derby, gendre du poète, Bacon, son cousin germain, Mary, comtesse Pembroke, belle-mère de

Bridget, fille de Vere, s'occupèrent de cette fameuse édition. Ce fut donc une affaire de famille, à laquelle fut cependant associé Ben Jonson, poète dramatique. Qu'arriva-t-il alors ? En travaillant à cette publication, les éditeurs s'avisèrent du danger qui pourrait résider pour eux dans l'abandon de l'anonymat si cher à de Vere. En effet, nombre de ces pièces, pourtant déjà anciennes, contenaient des allusions transparentes au régime et dénotaient des tendances politiques propres à mettre en péril les éditeurs responsables. C'est alors que ceux-ci décidèrent d'attribuer la paternité des œuvres de Vere à feu l'acteur « Shaksper », serviteur et factotum de celui-ci, utilisant ainsi au profit de cette substitution la similitude existante entre le nom de cet homme et le pseudonyme de Vere. De plus les rayons X révélèrent récemment qu'afin de rendre la mystification plus plausible, les éditeurs avaient eu recours à des camouflages de portraits authentiques de Vere, dans le but de les faire passer pour des effigies de Shaksper (cf. *Scientific American*, janvier 1940).

Ainsi les portraits de Shaksper sont des portraits d'Ed. de Vere ; on peut donc se demander s'il ne faut pas voir en de Vere l'auteur des pièces de théâtre et des sonnets qui sont aujourd'hui encore les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise.

1127. — Séance du 24 avril 1941.

L'anthropologie et l'histoire : à propos des Burgondes, par M. Marc SAUTER.

Voir son ouvrage intitulé : *Contribution à l'étude anthropologique des populations du haut moyen âge dans le bassin du Léman et le Jura : le problème des Burgondes. Recherches d'anthropologie historique*. Genève, 1941 ; 137 p. in-8° (thèse de doctorat ès sciences).

Amédée Pofey, de Cologny, Grand Connétable de Roumanie, par M. Louis BLONDEL.

Dans l'inventaire n° 1 du Chapitre de Genève, aux Archives d'Etat, daté du XIV^e siècle, se trouve la copie d'un acte de 1208

où Amédée Pofey, grand connétable de Romanie, donne à l'Église de Genève la terre de Cologny. De nombreux témoins, entre autres ses deux chapelains particuliers, assistent à cet acte, signé à « La Fracy ». Edouard Mallet, qui a publié cet acte, émet des doutes au sujet de la qualité prise par Pofey, n'en ayant pas retrouvé trace dans Villehardouin. La Romanie est le pays occupé par les Croisés dans la Turquie d'Europe, la Thessalie, la Thrace et la Grèce au cours de la quatrième croisade. Grâce aux travaux de J.A. Buchon et surtout d'Ernest Gerland¹ et de Léopold Usseglio², M. Blondel a pu identifier Amédée Pofey, que l'on trouve dénommé « Meboffa », mauvaise lecture pour « Amé Boffa », « Aimé Buffois », « Buffa », Buffedus », « Boffedus », le P étant prononcé B par les Lombards dont il était un des principaux chefs. Usseglio décrit sa carrière, en relation avec les marquis de Monferrat ; il le suppose Lombard, mais avoue ignorer son origine exacte.

Pofey a joué un rôle de premier plan pendant cette croisade, comme homme de confiance du parti lombard et de Boniface de Monferrat, roi de Thessalonique. Succédant à Hugues, comte de Saint-Paul, et à Thierry de Termonde, tué en 1206, qui portaient le titre de connétable pour toute la Romanie, il est désigné comme connétable du royaume de Thessalonique. Dès 1207, il est régent du royaume avec Biandrate, l'impératrice Marguerite, veuve de Boniface de Monferrat, n'ayant qu'un fils mineur, Demetrios. Comme tel il jouera un grand rôle dans la guerre du parti lombard contre l'empereur Henri de Flandres après la mort de Boniface. Commencée en automne 1208, cette guerre durera jusqu'au printemps 1209, avec la prise de Salonique, de la Thessalie, de Larissa, la marche sur Thèbes et Athènes. Aux côtés de Biandrate, qui ne cesse de trahir l'empereur, Pofey est considéré comme le chef des Lombards. Au premier parlement de Ravennike (actuellement Lamia), Pofey fait sa soumission à l'Empereur, qui le réintègre dans sa charge de connétable de l'Empire, qui semblait lui avoir été retirée un

¹ Ernest GERLAND, *Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel*, 1^{er} Teil, 1204-1216. Hamburg, 1905.

² Leopold USSEGGLIO, *I marchesi di Monferrato in Italia ed in Oriente*. (Bibl. della Soc. storica subalpina, t. C-CI, 1926.)

temps pour cause de rébellion. Pofey assiste encore au second parlement de Ravennike, le 12 janvier 1210, mais est crucifié par les Bulgares avec son chapelain particulier, en automne 1210. Pofey a donc été connétable non seulement du royaume de Thessalonique, mais de toute la Romanie, sous l'obédience de l'Empereur. Ses fiefs étaient considérables, surtout en Thessalie moyenne à partir de 1207, à Domokos, à Gardiki en Phtiotide, à Kalydon (lieu qu'on n'a pu identifier) et aussi en Pharsalie, où il semble avoir détenu des terres pour le compte de l'Impératrice.

L'acte de 1208 ne peut avoir été signé dans nos régions, mais à « La Fracy », probablement « La Flagre » (pour Frague) en Pharsalie. Parmi les nombreux témoins, certains, comme Robert de Machicort et Anselme de Rumier, ou Remier, sont bien connus. Le titre porté par un troisième : Robert de la Fracy-Alos (Alos étant l'acropole antique d'Almyros sur le golfe Pélasgique) permet de situer la Flagre dans cette région de la Thessalie qui dépend de Pharsale.

A Genève, Amédée Pofey est déjà mentionné avant 1185 dans un litige avec l'évêque Arduetus, puis en 1191, mais il ne faut pas le confondre avec Amédée de Cologny, cité en 1212, après la mort du connétable, qui semble être son neveu ou son demi-frère. La branche des Pofey de Cologny s'éteint avec Rodolphe vers 1326 ; une autre branche des Pofey subsiste à Bons-sous-les-Voirons, où sa dernière descendante, Isabelle, fille de Jacques, épouse Pierre de Boège en 1318. L'acte de 1208 indique encore que plusieurs chevaliers des environs de Genève ont participé à la quatrième croisade.

1128. — *Séance du 8 mai 1941.*

Quand la vallée Poenine fut-elle détachée de la Rhétie ? par M. Paul COLLART.

Paraîtra dans la *Revue d'histoire suisse*.

L'Institut de recherche et d'histoire des textes à la recherche de manuscrits dans les Balkans en 1939, par Mlle Daisy de SAUGY.

L'Institut de recherche et d'histoire des textes a été fondé à Paris, il y a quatre ans, par M. Félix Grat avec la collaboration

de M^{me} Jeanne Vielliard. Il a pour but de réunir toute la documentation relative à la transmission des textes littéraires pendant le Moyen âge et la Renaissance. Cette documentation sera accompagnée de la photographie de tous les manuscrits présentant quelque importance. Il existe en ce moment quatre sections qui s'occupent respectivement des textes en grec, en latin, en arabe et en vieux français. M. Félix Grat tomba glorieusement le 13 mai 1940 à la tête de ses troupes et M^{me} Vielliard continue et développe depuis lors l'œuvre entreprise.

C'est en 1939 que M^{me} de Saugy fut chargée d'étudier et de photographier les manuscrits d'auteurs classiques latins dans les Balkans. Elle visita les principaux centres urbains et tous les anciens couvents catholiques romains qui pouvaient recéler dans leur bibliothèque un manuscrit inconnu. En Albanie, en Grèce et en Bulgarie, les recherches furent infructueuses. En Turquie, la bibliothèque du Vieux Séral d'Istanbul ne possède que quelques fragments de codex, du XV^e siècle, en très mauvais état. En Roumanie, la collection Batthyani d'Alba-Julia renferme d'admirables manuscrits, dont une quinzaine de classiques latins et parmi ceux-ci un Salluste du IX^e siècle¹. A Bucarest et dans la bibliothèque épiscopale de Blaj se trouvent quelques manuscrits du XV^e et du XVI^e siècle. Ce fut la Yougoslavie qui réserva la plus grande surprise : outre les nombreux manuscrits et fragments de manuscrits des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles trouvés dans les couvents de Dalmatie, à Ljublyana et à Zagreb, M^{me} de Saugy put mettre la main sur un codex du X^e siècle contenant les Satires de Juvénal, codex conservé momentanément à Belgrade, mais qui appartient au Musée Archéologique de Split. Cette copie ne semble pas avoir été connue des philologues.

A ces découvertes viennent s'ajouter d'utiles renseignements concernant environ 140 bibliothèques, renseignements recueillis soit au cours d'une visite personnelle, soit par l'intermédiaire de gens compétents.

¹ Cf. Le catalogue sommaire de la bibliothèque Batthyany, publ. par Antal Beke en 1871.

Excursion archéologique du jeudi 26 mai.

Cette excursion, limitée, vu les circonstances, à la campagne genevoise et à l'après-midi de l'Ascension, réunit plus de 90 participants. Sous la direction de M. Guillaume Fatio, elle débuta, à Genthod, par la visite des maisons de Saussure, Charles Bonnet, et Crud, du presbytère, de l'ancien château, puis se continua en direction de Malagny, par la visite de la maison de la Rive, du Petit et du Grand Malagny. Elle se termina au Creux-de-Genthod, où un déjeuner facultatif avait, avant l'excursion, réuni 40 personnes.

EXTRAIT DU RAPPORT FINANCIER SUR L'EXERCICE 1940

Recettes

Solde reporté de 1939	fr.	94,95
Cotisations 1940 et arriérées	fr.	2.163,05
Intérêts du fonds ordinaire	»	671,70
Intérêt du fonds Gillet-Brez pour publications	»	886,—
		<u>» 3.720,75</u>
Total	fr.	3.815,70

Dépenses

Bibliothèque	fr.	102,95
Frais généraux : loyer, séances, frais de bureau et divers	»	1.784,45
Publications	»	1.982,05
Amortissement de comptes débiteurs douteux	»	54,60
		<u>» 3.924,05</u>
Total	fr.	108,35

*Compte des publications.**Débit*

Impression du Bulletin, t. VII, livr. 1, 1939	fr.	1.922,10
Frais d'emballage, expédition et divers	«	234,60
Total	fr.	2.156,70

Crédit

Produit des ventes	fr.	24,65
Participation d'auteur à frais de correction	»	150,—
Revenus du Fonds Gillet-Brez . . .	»	<u>886,—</u>
Total	fr.	<u>1.060,65</u>
Excédent net des dépenses	fr.	<u>1.096,05</u>

Compte des « Registres du Conseil ».

Solde débiteur au 31 décembre 1939	fr.	5.580,60
Solde du compte d'impression du tome XIII . . .	»	<u>5.539,05</u>
Total	fr.	11.119,65
Moins montant net des ventes et souscriptions . .	»	689,90
Solde débiteur au 31 décembre 1940 . .	fr.	<u>10.429,75</u>

Compte des « Origines de la Réforme à Genève ».

Solde créancier au 31 décembre 1939	fr.	1.727,65
Produit des ventes	»	140,—
Solde créancier au 31 décembre 1940	fr.	<u>1.867,65</u>
